

Ils étaient entrés dans l'heure dorée et Mariella lui demanda s'il pouvait lui montrer ses photos. Il lui avait appris qu'elles étaient exposées à deux pas du parc et commençait à le regretter. Pfmilin était considéré comme un artiste désormais. Cette étiquette, c'était la liberté. Elle justifierait ses excès et lui offrait une réponse honorable aux inévitables «Tu fais quoi dans la vie?» L'art était un milieu particulier et, par précaution, on se référait à l'opinion des professionnels pour établir la sienne. C'était également grâce à leurs éloges qu'il s'était convaincu d'avoir du talent. Cependant il craignait le jugement de Mariella. Arnaud mourait d'envie

de lui expliquer le sens de son œuvre, mais il ne voulait pas l'influencer. Il se retint. Il l'observait passer trop rapidement d'une photo à l'autre. À chacun de ses déplacements, ses cheveux détachés laissaient apparaître une nuque trop sensuelle pour laisser l'imagination d'un homme au repos. Il voulait mordre dedans, qu'une douleur légère la surprenne, relever sa robe et la baiser tout de suite, encore, pour s'épargner aussi sa sentence. Il donnait trop d'un coup et préférait la prendre là, par pudeur.

– Elles sont chouettes, commenta-t-elle avec un engouement forcé sans se retourner. Mais dommage que tu n'aies pas réussi à ajuster le point sur les visages.

– C'est un flou de bougé! s'étrangla-t-il, piqué au vif. Le point est là, mais j'ai ajusté la vitesse d'obturation pour donner cet effet! C'est voulu!

Elle fit volte-face, et s'approcha de lui, un sourire mutin aux lèvres.

– Je t'embête... ajouta-t-elle en apposant les mains sur son torse. Elles sont très fortes.

Elle l'embrassa et ajouta :

– On va baiser?

Leur histoire commença comme toutes les histoires d'amour modernes : dans le stupre et la recherche des limites de l'autre. Arnaud et Mariella

se voyaient un week-end sur deux ou plus, à Paris ou à Barcelone. La belle devint l'exceptionnelle. Ils passèrent des examens sanguins pour être sûrs de ne pas avoir le sida et continuer leur histoire l'esprit libre et sans capotes. Mariella était volontiers grossière et le taquinait à la moindre occasion. Elle avait une inclination pour les sobriquets qui l'infantilisaient ou portaient atteinte à sa virilité. Arnaud devint « Nono » ou « Petite Coucouille ». C'était sa façon à elle de montrer son affection. Elle rechignait à l'idée de sortir au musée ou à l'opéra. Elle appelait ces activités des *mariconadas*, c'est-à-dire des « trucs de tarlouzes ». Elle prononçait toutes les lettres des mots français qu'elle avait appris à lire avant de les prononcer. Elle disait la *forête* et le *soleïle*, et c'était mignon. Arnaud avait pris l'habitude de vouvoyer Mariella dans les deux langues. Cette coquetterie désuète lui plaisait. C'était pré-vintage et il lui faudrait quitter cette manie si elle venait à se populariser. Il donna à Mariella un hypocoristique, et pour lui éviter le dictionnaire lui expliqua qu'il s'agissait d'un surnom affectueux. Comme elle lui parlait parfois comme à un même, il opta pour « mami », qui se traduisait par « maman » en espagnol latino, et il se promit d'oublier ce détail s'il venait un jour à consulter un psychanalyste. C'était plus original qu'un « ma puce » ou « ma chérie » et préférable à

son prénom de femme de ménage. Il y avait bien «Marielle», à la française, mais ça sonnait bourgeoise, bigote aigrie, de celles qui veillent à l'ombre de leurs rideaux et ont la langue venimeuse. Il y avait, du reste, quelque chose de trop poussiéreux dans ce nom pour l'exciter. Arnaud optait parfois pour la version Télétubbies de Mariella : «Lella». Il l'appelait ainsi chaque fois qu'elle balançait une remarque idiote et qu'il convenait de la traiter avec condescendance. Le reste du temps elle était simplement «Marie».

Ce matin, Arnaud et Marie profitaient de l'instant d'après, en silence. Leurs cœurs battaient encore fort. Puis, les yeux dans le vague, elle rompit le silence.

– On est bien ensemble, hein ?

Il se tourna sur le côté pour la regarder. Elle avait cette mèche de cheveux plaquée à son visage par leur sueur. Elle avait l'air si fragile, était si sensuelle... Arnaud l'embrassa tendrement sur la joue, posa sa tête à côté de la sienne et sa main sur son ventre frémissant. Il se gonflait à l'inspiration de sa petite gorge vibrante. Ses malheurs semblaient avoir été nécessaires à présent. La vie n'avait toujours pas de sens, mais il s'en foutait car il jouissait de la sienne pleinement. Arnaud avait une femme et elle était merveilleuse. À ses côtés,

il pouvait se permettre d'être ordinaire. Il inclina la tête pour baiser son épaule, mais elle sortit si vite du lit qu'il manqua sa cible et donna un bisou dans le vide. C'était ridicule et par chance elle ne le remarqua pas. Il laissa sa tête retomber lourdement sur son cousin et se demanda combien de temps allait durer ce bonheur analgésique.

Un peu plus tard, au dîner, elle lui proposa d'emménager avec lui. C'était soudain, inespéré, fou.

– Ce serait merveilleux, lui dit-il. Mais comment allons-nous faire pour le travail ?

– La crise est finie, Nono. Je pourrai tenter ma chance à Barcelone, donner des formations dans les grosses boîtes, des conférences... J'en ai marre de Paris. Les croissants sont bons, mais... mais j'en ai marre de Paris. Je pourrai me mettre à chercher du travail pendant mes vacances. Ça te va ?

– Donc je devrai être plus discret avec mes amantes... Eh bien soit, mami, dit-il en se levant pour débarrasser, je relève le défi.

– Merci, t'es gentil, Petite Coucouille... répondit-elle pleine de compassion, avant d'ajouter : comme si t'arrivais à pécho d'autres meufs...

Et elle lui administra une claque sur les fesses. Il rinça les assiettes en s'imaginant une vie avec elle, faite de sexe et de vannes. Et comme elle savait bien cuisiner, il serait le plus heureux des hommes.

L'après-midi, Arnaud partit travailler comme on va à la plage avec des copains. Il ne regardait pas l'heure et goûtait chaque seconde sans penser à la suivante. Un morceau de gâteau l'attendait sur son bureau. Myriam lui apprit qu'Alba avait démissionné. Elle partait donc pour l'Afrique réaliser ses rêves. Arnaud était content pour elle. Elle avait le cœur trop grand pour Goopple.

– Alors, Arnaud ? Ta voisine, il a jeté l'épingle ? Il a décollé en courant ? lui dit Youcef sur la table duquel traînait un morceau du cake entamé.

Arnaud ne voulait plus être gêné. Surtout pas aujourd'hui. Il ne pouvait pas reprocher à Youcef d'être un peu con, mais il ne pouvait pas l'encourager non plus. Il planta son regard droit dans le sien, se pencha en avant, s'appuya de ses deux poings sur la table, et les sourcils froncés rétorqua, un peu agacé :

– Que veux-tu dire, Youcef ? Tu peux être plus clair, s'il te plaît ?

Un silence gênant s'ensuivit. Youcef avait l'air interloqué et ne comprenait manifestement pas pourquoi l'atmosphère était devenue si pesante tout à coup.

– Bah... Alba, il est parti. Comme Myriam t'a dit... On a bu quelque chose pour son départ. Il a même amené du gâteau. Mais il est parti il y a une heure.

– En es-tu sûr, Youcef, a-t-elle vraiment décollé en courant?

Un nouvel ange passa.

– Bah oui! s’énerva-t-il presque. On a fait la fête pour lui dire au revoir. Il t’a donné un gâteau!

– Alba ne jettera jamais l’épingle, Youcef, continua Arnaud plein de passion – il criait presque. Jamais! Tu entends?

Arnaud s’assit et alluma son ordinateur pour lire ses e-mails. Du coin de l’œil, il observait Youcef qui fixait son écran, les sourcils baissés. Il devait penser qu’il avait dit quelque chose qu’il n’aurait pas dû. Il ne comprenait pas. Chacun son tour...

Arnaud eut des remords, mais pas bien gros. Youcef finissait son appel :

– ... Très bien, merci, madame. Vous rappelez si tu as encore le problème. Je te laisse avec le questionnaire.

CLIC.

– On dit pas ça *poupouche* au Maroc? lui demanda Arnaud gentiment.

– Ça... quoi? Tu dis quoi là?

– Ça *poupouche*. Ça veut dire c’est super, ou c’est une bonne nouvelle, mais en plus cool. Tu peux dire ça quand tu résous un problème. Tu ne connais pas l’expression?

– Ah! Bah non, je connais pas! dit-il en ouvrant de grands yeux d’enfant. Ça *poupouche*?

– Oui c’est ça, ça *poupouche*. C’est plus moderne. Et si tu as vraiment eu un bon contact avec le client tu peux ajouter « *check* la pastèque » avant de raccrocher.

– *Check* la pastèque... répéta-t-il pour bien se souvenir. Ah OK...

Arnaud se sentait con et content. Il enchaîna les appels avec bonne humeur. Les clients le lui rendirent bien. Le soir, il y eut moins de coups de fil et Arnaud prit part aux discussions de ses collègues. Ils se posaient aussi des questions et certains étaient un peu artistes. Ils n’étaient pas si différents de lui finalement. Le Gros Con aussi avait des choses à dire et il le trouva presque sympathique.

Arnaud connaissait un bon restaurant qui fermait tard et proposa à Marie de l’y rejoindre à 23 h 30.

– En quel honneur, Nono ?

– De notre nouvelle vie à deux, mami !

– C’est pas encore fait, mais j’ai décroché deux entretiens donc on peut déjà trinquer à ça !

Ils commandèrent une bouteille de blanc qui pique la langue et des *pinchos*.

– Vous connaissez bien Barcelone, mami. Quel quartier vous ferait plaisir ?

– Gràcia, j’aime bien.

– OK... Pourquoi pas... Et si on en choisissait un autre qui ne sent pas la pisse et où on pourra dormir ?



– Tu préfères un quartier de vieux?

– Non, mais... Quoique... oui, un quartier de vieux, pourquoi pas!

– Parce qu'on va se faire chier de ouf par exemple?

– Bon... alors un quartier tranquille avec une rue un peu animée. Et vous, où viviez-vous, mami?

– Ma famille vivait à Sant Antoni. Et puis j'ai partagé un appartement avec mon premier mec dans l'Eixample. Et puis avec un second dans le Raval.

Cette évocation lui fit mal. C'était con, mais c'était comme ça. Marie ne s'était pas préservée pour lui jusqu'à ses trente ans et elle avait couché avec lui le premier soir. L'imagination d'Arnaud commençait à s'emballer. Il pensa que Barcelone n'était pas si grande que ça et qu'il finirait fatalement par tomber sur l'un de ces types qui l'avait baisée. Et maintenant qu'il y pensait, il ne savait pas qui elle voyait quand elle sortait...

– Et... Tu as couché avec beaucoup de mecs... avant? la tutoya-t-il troublé, les yeux rivés sur ses calamars.

– Bah... Je sais pas, répondit-elle après un moment. J'ai arrêté de compter après quatre cents... Surtout, il y a toutes ces fois où ils étaient plusieurs. Tu vois? Quand ils étaient trois ou quatre à me défoncer en même temps... Tu t'imagines

bien ? J'aime bien quand y en a un qui me prend la tête pour me...

– Bon bah ça va ! J'ai compris ! la coupa-t-il sèchement.

Marie avait raison de le prendre ainsi. Les détails l'auraient détruit. Elle reprit, pour le calmer :

– Je ne me suis pas fait sauter par la moitié de Barcelone et tu ne trouveras pas de *sex tape* de moi sur Internet. Mais j'ai eu des expériences, Arnaud ; comme la plupart des filles de trente ans. Laissons le passé là où il est, OK ? Je suis bien avec toi... et je t'aime.

Arnaud était ému et honteux. Il n'avait pas osé lui dire ces mots et était soulagé qu'elle le précède. Il se leva, elle se leva, et ils s'embrassèrent par-dessus la table. Tout leur corps était penché vers celui de l'autre. Ses lombaires tiraient fort, mais il s'en foutait.

Le week-end suivant, les cheveux de Marie réveillèrent le nez d'Arnaud, puis lui tout entier. Il souffla très fort et longtemps, moins pour les dégager que pour la réveiller à son tour.

– Qu'est-ce que t'es chiant... lâcha-t-elle enfin.

Elle bâilla avec la discrétion d'une lionne puis tourna la tête vers lui. Leurs visages se trouvaient à quelques centimètres l'un de l'autre. Ils se

regardèrent dans les yeux sans parler, puis il rompit le silence :

– Il faudra passer acheter une bouteille, ça me gêne d’arriver les mains vides...

– Ouh la... Tu ne peux pas me parler d’aussi près le matin, mon amour, lui dit-elle en fronçant le nez et en reculant sa tête. On n’est pas dans un film américain. Nous, le matin, on a les cheveux emmêlés et on pue de la gueule...

Elle posa sa tête dans le creux de son épaule – son épaule à lui sinon ce serait impossible – et ajouta :

– Si tu veux pour la bouteille. Mais tu sais, ce n’est pas indispensable. Et ça va bien se passer...

Ils allaient déjeuner chez le père de Marie. Elle s’était construite sans lui, car il les avait abandonnées longtemps, sa mère et elle, pour tenter sa chance de l’autre côté de l’Atlantique. Le type s’était révélé en jouant la comédie à New York. Il était devenu quelqu’un pour les autres, et personne pour les siens, tout au plus un paria dont l’ombre avait flétri quelques bons souvenirs. Mariella avait passé son adolescence entourée de garçons et avait probablement développé son humour noir et salace à ce moment-là. Puis papa était revenu, après douze ans d’absence. Sa mère, dépressive et seule, l’avait repris et Marie, de fait, aussi. On s’accordait à dire que c’était une merde,

mais pas devant Marie qui lui avait pardonné et l'admirait aujourd'hui. Il jouissait toujours d'un certain succès au théâtre et avait fait quelques apparitions remarquées au cinéma. Il était devenu un homme cultivé et raffiné, sans doute trop pour sa femme qu'il avait fini par quitter une seconde fois et définitivement. Arnaud était anxieux à l'idée de le rencontrer.

La voiture de Marie démarra au quart de tour. Arnaud conduisait tranquillement, sans forcer aucun feu rouge comme lui et de nombreux Barcelonais en avaient l'habitude. Il s'enfonçait de plus en plus dans son siège.

– Voulez-vous bien me rappeler le prénom de votre père, mami? demanda Arnaud pour avoir l'air d'avoir oublié.

– Philippe.

Ils ne dirent rien d'autre jusqu'à leur arrivée à Gràcia.

– Bonjour, ma fille! Tu es rayonnante et belle comme la jeune fille à la perle! s'exclama, théâtral, un grand type tout maigre en ouvrant la porte de son appartement.

Il la serra contre lui, puis la regarda encore. Il était vêtu d'une chemise et d'une robe de chambre de soie assortie à un foulard qui lui couvrait la gorge. On aurait dit le personnage d'un film de

Sacha Guitry. Il en faisait trop, c'en était parodique. Arnaud le baptisa aussitôt Sarja Krikri. Ça ne valait pas un Jean-Sol Partre, mais c'était assez ridicule pour l'amuser. La voix de Sarja Krikri était puissante à exaspérer son voisinage.

– Salut, papa ! répondit-elle d'une voix de petite fille qu'il ne lui connaissait pas. Voici Arnaud, mon copain.

– Bienvenue, Arnaud. Je suis Philippe ! annonçait-il comme s'il s'agissait d'une bonne nouvelle.

Ils se serrèrent la main et Sarja Krikri referma l'épaisse porte derrière eux. L'appartement était immense et haut de plafond mais surchargé de mobilier, si bien qu'on ne pouvait se déplacer que dans une seule direction. Tout était propre et bien en place. C'était Ikea en plus classe. Une table monumentale ceinte de chaises en fer trônait au bout de la pièce. Elle clouait au sol un tapis blanc soyeux, semblable à un trophée de chasse, et était recouverte d'une nappe en dentelle, d'assiettes de porcelaine et de tout un jeu de couverts scintillants. Tout était aseptisé, d'un blanc immaculé. Des stries élégantes paraient les verres à vin et des motifs finement sculptés décoraient leur pied. De nombreuses photos de Sarja Krikri en compagnie de célébrités étaient disposées un peu partout dans la pièce. Le grand homme vivait ici en couple avec son ego.